

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

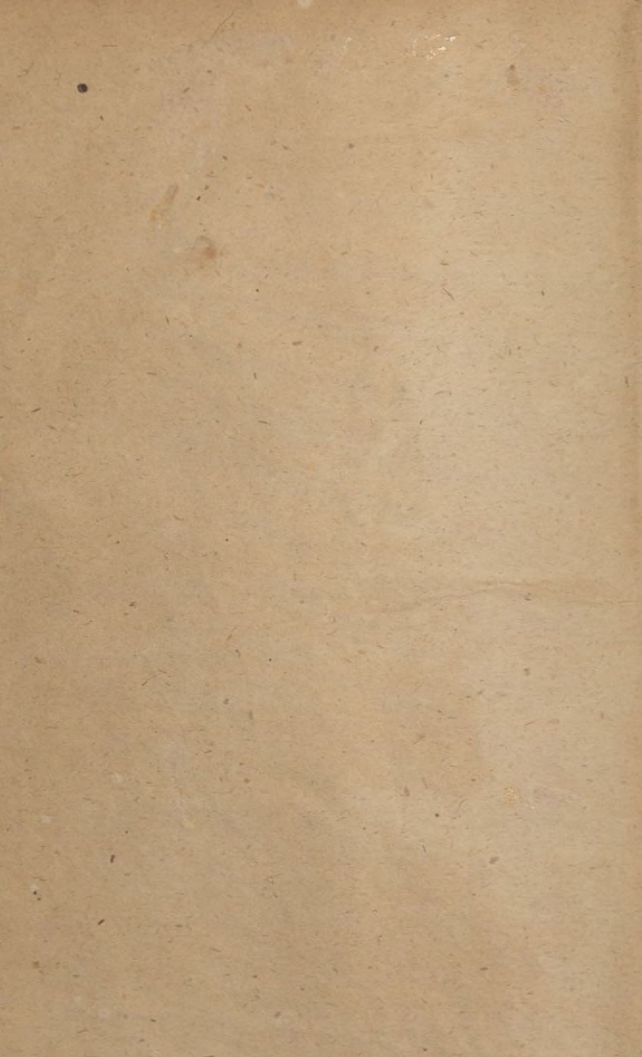
110208

MODÈLE
DE L'APPRENTI,

PAR M. CHOPIN.



A PARIS,
CHEZ L. HACHETTE,
LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
RUE PIERRE-SARRAZIN, n° 12.



LE MODÈLE
DE L'APPRENTI,

ou

LETTRES

DE BAPTISTE ET DE SON BIENFAITEUR.

LE MODÈLE
DE L'APPRENTI

DE L'APPRENTI

DE L'APPRENTI ET DE SON MAÎTRE

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4.

LE MODÈLE DE L'APPRENTI,

OU

LETTRES

DE BAPTISTE ET DE SON BIENFAITEUR.

PAR J. CHOPIN.

Puisque la raison doit conduire
l'homme, ne donnons à l'enfant
que des idées justes.

PARIS.

RUE TARANNE, N° 12.

1834

MATHIEU

DE BAPTISTE ET DE SON BAPTISTE

PAR J. CHOPIN

Pointe la raison doit combler
 l'homme, ne donnez à l'enfant
 que les idées justes



802 011

PARIS

MURRAY, 10, 11, 12

1831



LE MODÈLE DE L'APPRENTI,

OU

LETTRES

DE BAPTISTE ET DE SON BIENFAITEUR.

LETTRE PREMIÈRE.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

J'ai été témoin de la douleur vive et profonde que t'a causée la perte de ton digne père. Lors même qu'il n'eût pas été mon ami, la position

où ce nouveau malheur te jette m'aurait ému de compassion. Te voilà, mon pauvre Baptiste, sans parens et sans fortune. Je ne crains pas d'ajouter à tes regrets en te parlant à cœur ouvert, et comme j'ai plusieurs choses à te proposer, il est nécessaire que je m'explique sans détours.

Tu viens d'atteindre ta quinzième année. Quand la succession de ton père sera liquidée, tu n'auras guère que cinq à six mille francs pour tout héritage. C'est bien peu si tu veux continuer tes études; c'est assez, si tu consens à suivre mes conseils.

Je commencerai par te dire que ton père avait l'intention de faire de toi un savant. Les progrès assez rapides que tu as déjà faits; les bons témoignages que rendent tes maîtres de ton assiduité au travail, pouvaient expliquer ses espérances et ses vues. Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est à toi de voir si tu veux augmenter le nombre de ces jeunes gens qui entrent dans le monde avec un bagage assez léger de grec et de latin, et qui ne savent à quoi s'employer. Les places qu'ils pourraient remplir sont assiégées par une foule de concurrens; la faveur, l'intrigue ou la fortune ferment toutes les avenues; et pour quelques-uns qui réussissent, il en est mille qui tournent mal. Comme l'éducation qu'ils ont reçue ne

leur permet guère d'embrasser une profession industrielle, ils végètent au milieu de leurs espérances ambitieuses, trop heureux si leurs relations avec des jeunes gens plus riches qu'eux ne les poussent pas à quelques bassesses. Veux-tu m'en croire? Tu pourrais, en prenant une direction plus sage, te rendre, de bonne heure, indépendant par ton travail. J'ai à Genève un ami, horloger distingué, chez lequel tu pourrais faire ton apprentissage. Tu sais lire, écrire et calculer; ces connaissances élémentaires sont la clé de toutes les autres; je te donnerai en outre un maître de dessin et de mathématiques, et si tu te sens du goût pour l'horlogerie, rien ne te manquera pour te faire un état lucratif et honorable. Les intérêts de ton argent suffiront à payer ton apprentissage, et le capital te servira plus tard pour payer un remplaçant, et pour t'établir à ton compte. Mais n'oublie pas que je ne veux pas forcer ton inclination, ni mettre à prix en aucune manière les services que je me ferai toujours un plaisir de te rendre. Adieu, mon enfant, pleure bien ton père; tu es en âge de comprendre toute l'étendue d'une telle perte, mais ne t'abandonne pas au désespoir, et songe qu'il te reste encore un ami.

Ton second père, PERRIN.

LETTRE II.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Pauvre orphelin que je suis, tout le monde ne m'a donc pas abandonné ! Vous voulez bien vous occuper de moi, et m'aider de vos conseils. Puissiez-vous en être récompensé dans vos plus chères affections ! Oh ! faites de moi tout ce que vous voudrez... Depuis le malheur qui m'a frappé, je suis tellement bouleversé qu'il m'est impossible de lier mes idées, ou plutôt toutes mes pensées se confondent dans une seule. Il me semble que mon père n'a pu mourir ; je le vois sans cesse, je l'entends.... et il m'est impossible de me persuader que notre séparation est éternelle. Mon maître a essayé de me consoler ; il m'a parlé de la loi naturelle qui étend son niveau sur tous les êtres ; mais j'ai trouvé ses raisonnemens

bien froids; une seule consolation me reste, c'est la certitude de rejoindre mon père dans un monde meilleur. Aussi ai-je prié Dieu avec ferveur qu'il me retire à lui bientôt. Alors nous serons tous réunis, ma mère, lui et moi! J'ai bien pleuré en lisant à la fin de votre lettre : *ton second père*. Hélas! monsieur, je vous remercie mille fois de vos généreuses intentions; mais veuillez me pardonner... Je sens que je ne puis donner ce titre à personne... non! pas même à vous! Vous me comprendrez, j'en suis sûr... Il y a si peu de temps qu'il m'était permis de dire *mon père*. Quand le dimanche il venait me chercher au collège, avec quelle joie je courais à sa rencontre! Comme j'aimais nos promenades dans la campagne, même lorsqu'il me conduisait sur la tombe de ma mère! Et dire qu'aujourd'hui il repose près d'elle! et tous les jours se passeront sans que j'aie l'espoir de l'embrasser! Oh! non, monsieur, je n'appellerai jamais qui que ce soit du nom de père! Mais celui de bienfaiteur vous est acquis; et après la mémoire de mes parens, qui se confond dans mon ame avec le culte de la divinité, vous serez toujours au monde, celui que j'honorerai davantage.

Je sais que vous avez l'intention de faire vendre les effets et les meubles de mon père. Con-

servez-en tout ce que vous pourrez... Il m'est si cruel de penser que ces objets passeront à des personnes indifférentes ! Je désirerais surtout garder sa montre, ses livres et ses papiers. J'ai toujours sur moi son portefeuille qui ne le quittait jamais... Mes larmes coulent sur cette lettre, et mon écriture est illisible... Adieu, monsieur, adieu mon bienfaiteur ! Si les prières d'un orphelin ne sont pas vaines, les bénédictions du ciel vous accompagneront.

Votre reconnaissant et désolé serviteur ,

BAPTISTE.

LETTRE III.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

X J'approuve ton désir de conserver plusieurs des objets qui ont appartenu à ton père, et je joins ici la liste de ceux qui me paraissent mériter la préférence; tu vois que je suis exact à te répondre. Dans d'autres circonstances, je te ferais un peu la guerre de ne m'avoir rien dit de ce qui fait l'objet principal de ma lettre; mais le désordre des idées est une conséquence naturelle des peines vives; les consolations humaines n'y peuvent rien, le temps seul les adoucit.

Je pourrai te dire, mon cher Baptiste, qu'il y a des milliers d'enfans plus à plaindre que toi. Les uns ont été privés de leurs parens dans leurs premières années, et ils se trouvent dénués

de toute ressource; les autres ont été abandonnés en naissant, soit par le vice, soit par la misère : ils grandissent dans des établissemens publics et ignorent jusqu'au nom de leurs parens. L'inconnu qu'ils rencontrent dans la rue est peut-être leur père, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils n'ont pas même la douceur de chérir la mémoire de ceux qui ne leur ont donné l'être que pour les abandonner. Il en est qui sont bien plus à plaindre encore; ce sont les enfans des condamnés à des peines infamantes, et qui doivent rougir de leurs parens. Plus tard, quand ta première affliction sera un peu calmée, tu trouveras, en jetant les yeux autour de toi, que tous les hommes ont à regretter des pertes plus ou moins sensibles. Si le deuil se portait dix ans, mon pauvre Baptiste, le noir serait la couleur universelle. Je pourrais aussi te prouver par des calculs que le nombre des décès est à peu près égal à celui des naissances, et que ton père avait dépassé d'une dizaine d'années le terme moyen de la vie humaine. Mais je sais que les infortunes générales n'allègent point les infortunes particulières. Pour saisir la vérité d'un raisonnement, il faut avoir une liberté d'esprit dont nous privent les douleurs récentes, et j'aurais même une mauvaise opinion de celui qui, privé prématu-

rément, d'un parent ou d'un ami, trouverait de bonnes raisons pour en prendre son parti. Je crois, mon enfant, qu'il faut bien te persuader que ton père veille toujours sur toi, et que, témoin de tes actions et pénétrant tes plus secrètes pensées, il lui est encore donné de s'affliger ou de s'applaudir de ta conduite.

Peut-être que cette idée t'inspirera la résolution de continuer tes études, en songeant que c'était son intention; mais n'oublie pas qu'il comptait pouvoir te soutenir et te guider, et que tout cela est changé. Je l'ai même assez connu pour affirmer que s'il pouvait aujourd'hui te donner un conseil, ce serait celui que je te donne moi-même. Plus je rencontre dans le monde de jeunes gens désœuvrés, et plus je te souhaite de ne jamais leur ressembler. Adieu, mon enfant; pense à Genève, pense à cette montre que tu veux garder et que tu pourrais un jour régler et réparer toi-même, et ne me réponds que dans une huitaine.

Ton ami, PERRIN.

LETTRE IV.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur ,

Je serai horloger. . . Je vais vous raconter comment cette résolution m'est venue. Samedi dernier nous avons composé, et j'ai été le premier de ma classe. Ce petit succès m'avait donné quelque vanité. Le proviseur m'a fait demander et a bien voulu me féliciter ; il m'a même invité à dîner avec lui, et nous avons causé long-temps ensemble. C'est un bien digne homme que ce proviseur ; j'étais tout étonné de comprendre ce qu'il me disait, et je me trouvais aussi à l'aise avec lui que lorsque je conversais avec mon père et avec vous. La conversation a roulé d'abord sur les études ; ensuite il s'est informé de tout ce qui me regarde. Je lui ai parlé de vous et je lui ai fait lire vos lettres, en lui demandant

son avis. Croiriez-vous, monsieur, que cet homme si savant fait assez bon marché de la science des collèges? « Mon enfant, m'a-t-il dit, les études fortes ne conviennent qu'à peu de personnes et à quelques professions exceptionnelles. Il n'est pas donné à tout le monde de se distinguer dans la carrière des lettres. La place que j'occupe m'a mis en relations avec un grand nombre de familles, et j'ai la certitude que les études manquées ne sont pas moins préjudiciables que l'ignorance. Vous avez des dispositions heureuses; vous deviendriez peut-être un avocat de seconde ligne; mais en appliquant votre intelligence à un état vous êtes sûr de réussir et même de vous distinguer; voilà pour la fortune. Quant à ce qui regarde le bonheur, le choix n'est pas douteux. L'homme a besoin d'être occupé activement et les études spéculatives ne donnent guère que des jouissances d'amour-propre, qu'il faut acheter au prix de bien des dégoûts et de mécomptes sans nombre. Le propre de cette direction d'idées est de déplacer sans cesse la vie réelle et de créer un monde factice tout peuplé d'illusions et de chimères. Les plus grands génies eux-mêmes ont acheté la gloire bien cher, et il en est bien peu qui en en aient joui de leur vivant. Ce n'est pas que je

blâme l'instruction qui est la nourriture de l'ame ; je voudrais seulement qu'elle fût sagement appropriée aux besoins, et qu'elle tournât de cette manière à l'avantage particulier et général. Si vous devez être horloger ou négociant, rompez avec Cicéron et Démosthènes ; cultivez votre langue et les connaissances spéciales qui vous seront utiles. »

Telle est à peu près la substance de notre entretien qu'il a terminé en me montrant une magnifique montre de Bréguet dont il a bien voulu m'expliquer le mécanisme. Oh ! si je pouvais un jour égaler Bréguet ! Cette idée m'occupe tellement que je me suis surpris à dessiner un cadran sur mon cahier, ce qui m'a valu une remontrance de mon professeur sur l'utilité des montres, sur l'emploi du temps, et quelques plaisanteries sur le mouvement perpétuel, qui ont beaucoup égayé mes camarades.

Je suis, etc.

LETTRE V.

Genève.

Mon bienfaiteur,

Vous m'avez recommandé de vous écrire aussitôt que je serais arrivé, et je m'empresse de remplir cette tâche qui est à la fois pour moi une consolation et un devoir. Je veux n'avoir pour vous aucun secret et je vous ferai part de toutes mes impressions. L'habitude de tout vous dire m'empêchera d'agir sans réflexion; et de cette manière je vous aurai, avec tant d'autres obligations, celle de me corriger de mes défauts.

Tant que les préparatifs de mon voyage m'ont occupé, j'ai peu songé à ce qu'il m'en coûterait de quitter Paris, où j'ai passé des momens si doux et si tristes; et je reconnais maintenant la justesse de ce que m'a dit le vénérable

proviseur, qu'une vie active convient au corps et à l'esprit, surtout quand nous ressentons un vif chagrin. Mais lorsqu'après vous avoir dit adieu, je me suis trouvé dans la voiture, et emporté avec rapidité, je me suis abandonné à l'amertume de mes regrets, et j'ai pleuré abondamment. Cependant j'ai compris que mes sanglots pourraient incommoder mes compagnons de voyage; et j'ai tâché de me faire violence pour ne point attirer leur attention. Quelques-uns m'ont adressé la parole; mais, comme il y avait dans leurs questions moins d'intérêt que de curiosité; j'ai été aussi laconique que possible; et pour être tout entier à mes regrets, j'ai fait semblant de dormir.

Le conducteur auquel vous m'avez recommandé a eu pour moi mille attentions; c'est lui qui a réglé ma dépense; comme les nuits sont encore froides, il m'a prêté un manteau pour me couvrir. C'est un brave homme, et qui paraît obliger par pur plaisir. Plusieurs fois il m'a fait monter sur son siège pour me montrer les points de vue les plus remarquables. Oh! que la nature est belle, surtout quand le soleil levant répand ses rayons d'or sur les bois et les montagnes! Comme l'air du matin est pur et différent de l'atmosphère épaisse des grandes villes!

Le soir a aussi de belles scènes ; j'aime surtout l'heure où les troupeaux quittent les champs pour rentrer dans les hameaux. Ce qui m'étonne c'est que les villageois ne paraissent pas sensibles à ce spectacle. Sans doute que l'habitude émousse pour eux toutes ces jouissances.

Notre voyage a duré trois jours ; et ce matin nous sommes arrivés à Genève, le conducteur a fait transporter ma valise au domicile de M. Hoffman, et m'a accompagné chez lui. En me quittant il m'a serré la main cordialement, et a refusé l'argent que je voulais lui faire accepter. J'ai eu honte d'avoir voulu mettre un salaire à ses bons offices, et je l'ai embrassé de tout mon cœur. Quand vous le reverrez, veuillez le remercier de ma part.

Je ferme ma lettre ; dans quelques jours je vous parlerai de ma réception chez M. Hoffman, de sa famille et de tout ce qui a rapport à mon établissement dans sa maison.

Je suis, etc.

LETTRE VI.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

J'ai reçu ta lettre, et par le même courrier il m'en est parvenu une autre de mon ami qui m'informe de ton arrivée. J'ai vu avec plaisir que tu t'es conduit avec mesure et discrétion pendant ton voyage, et que la nature t'a donné de bonne heure le sentiment de ce qu'on doit aux autres. J'approuve fort ta réserve avec des personnes que tu ne connais pas, et que tu devais quitter au bout de quelques jours. Je suis bien aise aussi que tu te montres sensible aux services que l'on te rend, et que tu aies apprécié le désintéressement du conducteur. C'est souvent sous une enveloppe grossière que tu rencontreras des dispositions franches et bienveillantes. Les hommes que n'a point gâtés la fortune com-

prennent mieux les peines et se montrent généralement plus disposés à y compatir. Les autres sont trop occupés de leurs affaires ou de leurs intérêts pour avoir le loisir de s'arrêter à des infortunes étrangères. Pour la plupart, la douleur d'autrui n'est qu'un spectacle, et je crois que tu as fait preuve de sagacité en trouvant dans les questions qu'on t'a adressées plus de curiosité que d'intérêt. En général, sois prévenant et serviable avec tout le monde, mais ne te livre qu'à des amis éprouvés.

M. Hoffman m'a fait de toi des complimens que je ne te répéterai pas ; il craint seulement que ton éducation n'ait été peut-être trop soignée pour le parti que tu embrasses ; non que les connaissances puissent jamais nuire, mais il appréhende que, dans les commencemens de ton apprentissage, il ne t'en coûte d'être sous la dépendance de deux autres apprentis, déjà bons ouvriers, mais dont l'intelligence n'a pas été cultivée comme la tienne. Tâche, mon cher Baptiste, de ne jamais leur faire sentir l'avantage que te donnent sur eux les études que tu as faites et les conversations de ton bon père. Soumets-toi à ce qu'ils te prescriront ; puisque tu veux être horloger, et que, dans cette profession, ils ont sur toi un avantage incontestable.

Pénètre-toi bien de ce qu'il y a d'honorable et d'avantageux dans la carrière où tu entres, et souviens-toi que Jean-Jacques a plus d'une fois regretté d'avoir quitté la lime pour la plume.

En général les Français et surtout les Parisiens ont le défaut de se montrer choqués de tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs usages; ils tranchent sur tout, et blessent l'étranger, au lieu de se donner la peine d'étudier ce qui est nouveau pour eux. Evite ce travers, mon cher Baptiste; il serait encore bien plus impardonnable à ton âge, où l'on dépend de tout le monde, et où les idées ne peuvent encore être bien arrêtées. N'oublie pas surtout que pour plaire aux autres, il s'agit moins de briller à leurs yeux que de les laisser contents d'eux-mêmes, mais sans descendre jamais à la flatterie qui pour l'ordinaire n'est qu'un mensonge intéressé. — Adieu, continue à m'écrire exactement.

Ton ami, PERRIN.

LETTRE VII.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Vous savez que la maison de M. Hoffman est située sur une éminence; eh bien! ma petite chambre est la plus élevée de la maison, de sorte que de ma fenêtre, qui est au sud-est, j'ai la vue du lac et d'une promenade plantée de beaux arbres. Vous ne sauriez croire combien je me plais dans mon réduit, où je ne suis d'ailleurs que fort peu dans la journée; mais le soir, après le souper, j'y monte avec empressement.

Il faut que je vous donne une idée de la manière dont je suis logé. Ma chambre, qui est un peu lambrissée du côté de la rue, a environ dix pieds carrés. Mon lit est dans le fond vis-à-vis de la fenêtre, de sorte que je suis réveillé par les premiers rayons du soleil qui viennent donner

sur ma cheminée. J'ai placé au grand jour ma table de travail ; une commode en bois de noyer, où je serre mon linge et mes habits, occupe un des angles ; en face j'ai cloué plusieurs planches où sont rangés mes livres. J'ai tapissé les murs avec mes cartes et quelques vues de Paris, et j'ai relégué dans un petit cabinet obscur, qui paraît avoir servi d'alcôve, mes chaussures et tout ce qui ne doit point se voir. C'est moi-même qui fais ma chambre et qui ai soin de mes vêtemens. Seulement madame Hoffman s'en est réservé l'inspection pour les raccommodages nécessaires. Quand tout est bien rangé autour de moi, il me semble que je lis avec plus de plaisir, et que l'ordre qui frappe mes yeux passe dans mes réflexions. A Paris, les jours de congé m'ont souvent paru bien longs, et plus d'une fois je me suis surpris à ne savoir que faire de mon loisir. Maintenant je jouis avec délices de mes instans de repos, et la lecture me semble une récréation. Dans le fait, mon temps est si bien rempli que jen'ai pas celui de m'ennuyer. A six heures je suis levé ; à six heures et demie nous nous réunissons à l'atelier, où M. Hoffman distribue à chacun sa tâche, en nous donnant des conseils accompagnés d'encouragemens et d'observations. Ensuite il nous quitte en nous recommandant

d'écouter avec docilité M. André qui est le chef d'atelier. A neuf heures, on déjeune; à dix, on se remet au travail jusqu'à deux. Alors nous allons faire un tour de promenade sur le bord du lac et nous rentrons à trois pour dîner. On travaille encore depuis quatre heures jusqu'à huit, où l'on se réunit pour souper, après quoi nous sommes libres. Les apprentis se retirent chez leurs parens; et moi je reste quelques instans avec M. Hoffman, sa femme et sa fille, mademoiselle Marie; enfin, je remonte chez moi pour m'occuper jusqu'à dix heures. Cette vie réglée me plaît; et M. André a eu la bonté de me dire que si je continuais à être assidu, il ferait quelque chose de moi. J'ai seulement remarqué que sa bienveillance avait causé quelque dépit aux autres apprentis, surtout à un jeune garçon nommé Alphonse qui paraît bien moqueur, et qui, depuis ce moment, ne me traite jamais que de *vosre excellence*. Comme toutes les avances que je lui ai faites ont été inutiles, j'en ai pris mon parti, et j'évite autant que possible d'avoir quoi que ce soit à démêler avec lui.

Votre dévoué et reconnaissant, BAPTISTE.

LETTRE VIII.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

Je connaissais la petite chambre dont tu m'as fait la description ; je te dirai même que je l'ai habitée il y a une vingtaine d'années. Tu vois que mon amitié pour M. Hoffman ne date pas d'hier. J'avais alors vingt-cinq ans, et comme toi je jouissais avec délices d'un beau point de vue. La vivacité de ces impressions s'efface graduellement avec l'âge ; car l'homme perd du côté des sensations ce qu'il gagne en expérience. J'admire encore un beau site, mais mon admiration est raisonnée, il s'y mêle une foule de souvenirs et de remarques sur les hommes et sur les choses, qui modifient l'effet du spectacle ; tandis que lorsque j'étais jeune, j'étais saisi et dominé par l'ensemble. Toutes ces nuances, mon cher Baptiste, dérivent de la sagesse providen-

tielle. L'enfant entre avec confiance dans l'avenir, il semble que ses besoins ne le regardent point, et que sa faiblesse impose à d'autres le soin de le pourvoir. Il se livre donc tout entier aux objets extérieurs; mais plus il avance dans la vie, plus il s'instruit par ses mécomptes; et quand, devenu homme, il a acquis une certaine somme d'expérience, ses regards percent facilement le voile des illusions. Il est cependant des âmes poétiques qui ne vieillissent point; et c'est un rare privilège qu'elles achètent souvent bien cher.

La santé de l'âme, comme celle du corps, dépend de l'exercice et de l'emploi judicieux des forces physiques et morales; et le bonheur consiste plutôt dans l'absence de la douleur que dans la continuité des jouissances. Or voici comment raisonnent la plupart des hommes : le repos est doux après le travail, je serai donc heureux lorsque je n'aurai plus rien à faire; et ils ne négligent rien pour faire fortune, sans réfléchir que le repos n'est rien sans fatigue; de même qu'un repas est insipide, s'il n'est assaisonné par la faim. Ils se trouvent tout étonnés de languir au milieu de l'aisance; ils cherchent de nouveaux plaisirs, et ces excès les conduisent au vice.

Si je condamne la vie contemplative, ce n'est pas que je veuille réduire l'homme à une existence purement machinale. Il est bon de repasser sa vie dans le recueillement, et de faire un retour sur soi-même pour éviter les fautes et perfectionner le bien. D'ailleurs, ces idées d'ordre et de gouvernement intérieur nous élèvent vers la source de celui qui est tout ordre et tout intelligence; et ce commerce quotidien avec l'Être suprême retrempe l'âme et lui inspire une horreur salutaire du vice. Je te conseille donc de ne point t'endormir avant d'avoir repassé ta conduite, avec la ferme résolution de ne plus retomber dans les mêmes fautes. Tes veilles et ton sommeil y gagneront également, et tu ne tarderas pas à t'apercevoir combien une bonne conscience répand de charmes sur les actes en apparence les plus indifférens.

Tu me marques que M. André est content de ton travail; continue à te montrer assidu, et n'attache pas trop d'importance aux petits désagrémens que tu auras à souffrir de la part de tes jeunes camarades. Bientôt la jalousie fera place à l'estime, pour peu que tu n'affectes point de leur faire sentir ta supériorité.

Ton ami, PERRIN.

LETTRE IX.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Je ne croyais pas qu'un service rendu pût causer plus de plaisir à celui qui le rend qu'à celui qui le reçoit. Hier, l'apprenti dont je vous ai parlé et qui se nomme Alphonse, s'était montré plus caustique qu'à l'ordinaire. J'avais pris le parti de ne pas lui répondre; mais comme il se permit de plaisanter sur ce qu'il appelait ma prudence, j'ai cru devoir lui parler de manière à lui prouver que ce n'était nullement par crainte que je le ménageais. A l'instant où cette scène se passait M. André était absent, et je remarquai que les autres apprentis n'étaient pas fâchés d'un incident qui faisait diversion à leur travail. Alphonse ne négligeait rien pour mettre les rieurs de son côté, mais voyant que je prenais la chose

au sérieux, il m'offrit de se mesurer avec moi, ce que j'acceptai aussitôt. Chacun de nous prit un témoin pour donner à cet enfantillage toute la solennité d'un duel ; et comme il n'eût pas été convenable de nous battre dans la maison de M. Hoffman , on décida qu'à l'heure de la promenade nous nous écarterions, sous un prétexte, pour vider notre différend. Je vous avouerai franchement que j'étais agité ; ce n'est pas que j'eusse peur de recevoir quelques mauvais coups ; mais ayant à faire à un adversaire plus robuste que moi , je redoutais, sinon le danger, du moins la honte d'une défaite. Aussi mon ouvrage n'en alla pas mieux , et M. André fut moins satisfait de moi qu'à l'ordinaire. Pour Alphonse, il paraissait sûr de ses forces, et affectait de dire que cette leçon me ferait du bien. Enfin nous sortons de l'atelier, et au lieu de suivre le bord du lac , comme à l'ordinaire, nous entrons dans un petit bois qui devait être le théâtre de ce démêlé tragique. Nous ôtons nos vestes, et tous deux , les bras nus et les poings serrés, nous nous précipitons l'un sur l'autre. Si Alphonse eût eu autant d'adresse que de force, il eût remporté sans doute les honneurs de cette journée, mais je m'aperçus bientôt qu'il ne savait pas se modérer, et qu'à chacun de ses coups qui portait à faux , il était

sur le point de perdre l'équilibre. Je saisis donc le moment où il s'élançait sur moi; je dérobe mon corps en sautant légèrement de côté; puis, avançant une jambe, et le poussant violemment par les épaules, je le fis tomber à plat ventre, et je le retins sous moi malgré ses efforts pour se relever. Tu es à ma disposition, lui dis-je, le sort m'a favorisé; mais je te tiens pour un brave garçon. Alors je lui tendis la main, et il se releva tout confus. Comme il remettait sa veste sans mot dire, il pâlit tout à coup; il avait perdu un cachet d'or que son père l'avait chargé de faire graver. L'heure du retour avançait et le pauvre Alphonse pleurait amèrement. Je me souvins qu'en arrivant, il avait sauté par-dessus un buisson, et l'idée me vint que le cachet pouvait être tombé de sa poche à ce même endroit; j'y courus sans rien dire et après quelques minutes de recherches, je fus assez heureux pour retrouver le cachet enveloppé dans un morceau de papier. Je courus à Alphonse en lui criant de loin : Je l'ai trouvé. Alphonse reçut le bijou d'un air stupéfait; sans doute qu'il se livrait en lui un combat pénible entre la honte et la reconnaissance. Enfin, il s'approcha de moi d'un air embarrassé : Baptiste, me dit-il, si jamais je pouvais vous rendre service... Vous le pouvez,

lui répondis-je, en m'accordant votre amitié. Alors le pauvre Alphonse se jeta dans mes bras, et me dit en sanglotant : Avant de me dire votre ami, il faut que je me rende digne de ce nom.

Cette petite aventure a totalement changé les dispositions de mes camarades ; il y a dans leurs paroles et leurs manières une cordialité et une bienveillance qui rend nos relations extrêmement agréables. Et cependant, je ne suis pas meilleur qu'auparavant.

Je ne dois pas omettre de vous dire qu'Alphonse a pris noblement sa revanche. Un des amis de M. Hoffman, qui passait à l'instant où je tenais Alphonse sous moi, l'a informé de notre dispute. M. Hoffman a voulu en savoir au juste tous les détails, et il m'a interrogé le premier. Ne voulant ni mentir ni accuser Alphonse, j'ai gardé le silence. Alors Alphonse a pris la parole, et ne s'est pas épargné dans son récit. M. Hoffman lui a fait compliment de sa franchise, et a bien voulu approuver ma conduite dans cette occasion.

Dimanche prochain nous devons aller à la campagne et faire une promenade sur le lac. Une promenade ! Oh ! si mon bon père était avec nous.

Votre dévoué et reconnaissant, BAPTISTE.

LETTRE X.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant ,

Au ton qui règne dans ta dernière lettre , il est aisé de voir que tu es content de toi , et c'est un sentiment dont je suis loin de te faire un crime ; cependant j'aurais voulu que la satisfaction que tu éprouves vînt plutôt de la conscience que de l'amour-propre. Comme les limites qui séparent ces deux espèces de sentimens sont assez difficiles à saisir, je crois utile de m'étendre un peu sur ce sujet. Bien qu'une action soit bonne en elle-même, les circonstances qui l'accompagnent peuvent être plus ou moins répréhensibles : par exemple , tu donnes ton déjeuner à un pauvre ; nul doute que ce soit un acte de charité ; mais tu attends pour secourir ce pauvre, qu'une personne qui passe soit à portée de te voir, c'est une faiblesse condamnable, c'est de la

vanité. Celui qui glisse dans la main d'un indigent un sou qu'il prélève sur le modique salaire de sa journée l'emporte à mes yeux sur l'homme qui jette son aumône de haut afin qu'elle fasse plus de bruit en tombant. Remarque bien que le résultat est utile dans l'un et l'autre cas, puisqu'il tend à soulager une infortune. Je ne dirai donc pas au riche ou à l'homme vain : Ne donnez pas ou donnez avec égards et humilité, mais je l'estimerai moins à cause de son orgueil.

Les pauvres, sans faire tous ces raisonnemens, rançonnent par instinct la vanité de ceux dont ils attendent quelques secours. Ils se font aussi petits qu'ils peuvent pour les relever à leurs yeux ; et toutes les épithètes qu'ils leur donnent sont magnifiques ou flatteuses. Tu te rappelles sans doute la scène du *Bourgeois gentilhomme* que Molière nous représente saisi d'un redoublement de générosité, à mesure qu'on renchérit sur les titres dont on le gratifie. C'est une peinture comique pour tout le monde ; mais qui, aux yeux du moraliste, renferme une critique vraie et profonde. Tous les hommes ne se laissent point prendre à des pièges aussi grossiers ; mais combien peu en est-il, même dans les positions les plus élevées, qui soient inaccessibles à la flatterie ?

Maintenant je reviens à ta dispute avec Alphonse ; car je souhaite surtout de rendre mes instructions plus directes et plus profitables, en les appliquant à ta conduite. J'ai remarqué dans ta lettre une réflexion pleine de justesse et dont tu ne sens peut-être pas toi-même toute la portée ; c'est qu'après avoir montré de la résolution et de la modération, tu t'es trouvé l'objet des prévenances de tes camarades, *quoique tu n'en valusses pas mieux qu'auparavant*.

Effectivement les caractères ne changent pas subitement d'un jour à l'autre ; et celui qui vient de se montrer brave et conciliant, avait en lui les élémens de ces qualités avant que l'occasion de les manifester se présentât. Par la même raison, Alphonse qui a noblement reconnu ses torts, et dont le rôle était incontestablement plus difficile que le tien, n'est pas devenu tout d'un coup complaisant et dévoué, de querelleur et caustique qu'il t'avait paru. Il faut en conclure que vous avez eu tous deux des torts, ce qui arrive dans presque toutes les querelles. Votre mésintelligence est provenue de ce que vos premiers rapports ont mis en jeu vos défauts et non vos qualités. D'après ce que tu m'as dit, Alphonse doit être jaloux par excès de sensibilité ; quant à toi, mon cher Baptiste, ta timi-

dité naturelle, jointe à une tristesse trop légitime, donne à ton extérieur quelque chose de réservé qui contraste avec ton âge, et que tes jeunes camarades ont pu prendre pour de la fierté. Il serait possible aussi que tu eusses mis quelque chose de protecteur dans les avances que tu leur as faites, et que ta politesse ait plus ressemblé à l'estime de toi-même qu'à une attention bienveillante pour les autres. Cette supposition admise, et je serais d'autant plus porté à la croire fondée que les apprentis paraissent approuver les plaisanteries d'Alphonse, le reste s'explique tout naturellement. Le petit Parisien se croyait plus que les Genevois ; il fallait chercher son côté faible, afin de ne pas rester à son égard dans une position inférieure. Le hasard t'a servi à souhait ; car tu pouvais être vaincu, et certes, avec ce désavantage, tu n'en aurais pas valu moins qu'avant ta défaite. Tu aurais donc été obligé de renouveler ces luttes qui ne prouvent rien, sinon la différence des forces physiques ou de l'adresse ; et peut-être ce qui n'était d'abord qu'un simple éloignement serait devenu par la suite une haine profonde. Rappelle-toi bien, mon enfant, que les jeunes gens, comme les hommes, ne sont jamais complètement pervers ni parfaitement vertueux ; tâche donc de découvrir en

eux le principe du bien et du juste qui trouve toujours une place dans les caractères en apparence les plus vicieux ; et une fois cette découverte faite, tu seras tout surpris de rencontrer des qualités là où tu ne supposais que des défauts.

Ton ami,

PERRIN.

LETTRE XI.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur ,

J'ai recommencé le dessin et les mathématiques ; c'est un ancien élève de l'école polytechnique, officier en retraite, qui me donne des leçons trois fois par semaine.

Alphonse , qui est devenu mon ami , aurait eu grande envie de se livrer aux mêmes études ; il en a parlé à ses parens ; mais leur position un peu gênée ne leur permet pas de faire ce sacrifice. Je lui ai donc offert de lui enseigner moi-même tout ce que j'aurai appris, et il a accepté ma proposition avec joie. Il emploie l'argent destiné à ses menus plaisirs à acheter des crayons et du papier, et je lui prête mes instrumens de mathématiques. D'abord je n'avais pas d'autre intention que celle de lui rendre service ; mais à

mesure qu'il avance, je m'aperçois que je sais mieux ce que je lui ai expliqué; et souvent ses questions me font voir des choses auxquelles je n'avais pas songé, de sorte que l'élève forme et perfectionne le maître. De son côté, il m'apprend à nager et à tourner, et à l'atelier il me guide dans mon travail. Cet échange de connaissances et de bons offices nous met parfaitement à l'aise; n'est-ce pas une chose étrange qu'une dispute ait fait de nous deux amis aussi intimes?

Notre partie en bateau n'a pas eu lieu; M. Hoffman s'étant trouvé indisposé n'a pu sortir, mais il nous a promis de nous dédommager de ce retard et très prochainement. Je ne vous ai jamais dit combien M. et Mme Hoffman sont bons pour moi; plus je les connais et plus je les aime. Il faut être bien vertueux pour conserver comme eux une égalité d'humeur inaltérable. Aussi, quand nous sortons, avec quels égards on les aborde! Tous les pauvres du quartier les connaissent et semblent les bénir du regard; ce qu'il y a de singulier, c'est que je leur vois rarement faire l'aumône; peut-être se cachent-ils pour donner. J'ai fait part de cette réflexion à Alphonse qui l'avait faite comme moi. D'après ce qu'on dit de M. Hoffman, a-t-il ajouté, il paraîtrait qu'il ne donne qu'aux in-

firmes; quant aux autres, il les exhorte au travail et tâche de leur en procurer. Peut-être craint-il d'encourager le vice ou la fainéantise en accordant des secours à des hommes dont les bras pourraient être utiles. Mais n'est-il pas bien des circonstances dans la vie où le travail manque malgré la meilleure volonté possible? Il faut croire cependant que sa manière de voir est sensée puisqu'il jouit de l'estime générale, et qu'il suffit d'approcher de lui et de sa famille pour se sentir heureux et meilleur. Mlle Marie a la douceur d'un ange; Dieu! qu'elle est heureuse que Dieu lui ait accordé de tels parens! Un de mes plus grands plaisirs est de l'entendre chanter des airs suisses en s'accompagnant sur le piano. Cette musique a un charme indéfinissable, et je ne puis comprendre comment des sons peuvent traduire ainsi tous les sentimens de l'ame.

Je suis, etc.

LETTRE XII.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

J'approuve fort le plan d'études que tu suis avec Alphonse. Les liaisons les plus durables sont celles qui sont fondées sur des avantages réciproques. Lorsque l'un donne toujours, tandis que l'autre reçoit sans jamais rendre, la différence des rôles ne comporte guère une véritable amitié. L'homme isolé est faible, mais l'association multiplie ses forces; c'est par elle que se fondent les grandes choses; et c'est sur le sentiment tacite de l'impuissance individuelle que repose le principe des sociétés.

Ce qui est vrai en général l'est aussi en particulier; à mesure que les relations deviennent

plus intimes, les obligations et les devoirs prennent un caractère plus formel et plus tranché. Ainsi, comme homme, tu dois aider et secourir tes semblables quels que soient d'ailleurs leur pays, leurs croyances et leur profession; comme chrétien, tu as des obligations à remplir avec tes coreligionnaires, mais sans te montrer intolérant à l'égard d'un réformé ou d'un juif; comme Français, tu tiens à tes compatriotes par des rapports de langage, de mœurs, et par une solidarité de prospérité et de revers, de charges et d'avantages; à mesure que la sphère se rétrécit, tu rencontres l'esprit de corps, les affections de localités, de voisinage, celles de famille ou d'amitié. Et remarque que les devoirs se tiennent tellement qu'un bon fils ou un bon ami est presque toujours laborieux, et de plus bon citoyen et philanthrope éclairé. Au contraire, celui qui se manque journellement à lui-même est incapable de s'acquitter convenablement de ce qu'il doit à ses semblables.

Je suis bien aise que tu sois pénétré de l'avantage que l'on trouve à transmettre ce que l'on apprend; je crois même qu'il est impossible de bien posséder une science ou un art, si on ne l'a pas enseigné à d'autres.

Toutes les intelligences ne sont pas de la même trempe, car les objets qui ont concouru à les former sont divers, ou du moins se sont présentés sous des aspects différens. Il en résulte que l'un voit dans une chose ce que l'autre n'y soupçonnait pas ; c'est au point que les gens les plus simples ont étonné par leurs observations les savans ou les praticiens les plus consommés. Souvent aussi il arrive que les esprits appliqués à des études profondes sont trop distraits pour apercevoir des choses qui sont à la portée du vulgaire. Un jour le grand Newton travaillait devant son feu ; la grille qui retenait la tourbe embrasée se déranger, et le feu roula près du philosophe qui s'en trouva extrêmement incommodé. Il sonna à diverses reprises son domestique qui arriva enfin. Grace à ta négligence, lui dit-il, j'ai pensé avoir les jambes brûlées. Que ne reculiez-vous votre fauteuil, lui répondit le serviteur. Tu as raison repartit le grand Newton, je n'y avais point songé.

Mais de telles absences, qui sont concevables dans celui qui a trouvé la théorie de la lumière et expliqué le système de l'univers par les lois de l'attraction, ne seraient que ridicules dans le commun des hommes. Il ne suffit donc pas d'étudier ; il faut voir, et surtout bien voir, puis-

que les sciences elles-mêmes ne sont autre chose qu'un corps d'observations tirées des objets sensibles, et rangées dans un ordre méthodique.

Ton ami,

PERRIN.

LETTRE XIII.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

C'était hier dimanche; nous aurions passé la journée la plus agréable sans un accident dont nous fûmes témoins. A sept heures du matin, nous nous sommes dirigés vers le lac, mais en traversant un pays boisé que je n'avais pas encore visité. Nous étions six, M. et Mme Hoffman, Mademoiselle Marie, Alphonse, le jardinier et moi. De temps en temps nous nous reposions sur le gazon pour écouter M. Hoffman, qui sait mille anecdotes intéressantes. S'il nous fait remarquer une maison de campagne, nous sommes sûrs que c'est pour y rattacher quelque souvenir, qui se grave dans la mémoire, et donne pour ainsi dire une physionomie historique au lieu qu'il décrit. Je sais déjà où ont

habité Saussure, Rousseau, Necker, madame de Staël. On dirait que le pays s'anoblit de la mémoire de ces personnages illustres. La conversation de M. Hoffman ne ressemble pas à une leçon; c'est une causerie attachante et instructive qui paraît inépuisable comme la nature elle-même. Mais j'oubliais que je vous ai parlé d'un accident.

En montant un chemin tournant, nous rencontrâmes un charretier qui donnait de grands coups de fouet à son cheval; la pauvre bête faisait tous ses efforts pour sortir d'une ornière profonde. Mlle Marie en avait les larmes aux yeux, et nous étions tous indignés de sa cruauté. Je crois, dit M. Hoffman au voiturier, que si vous faisiez reculer un peu vos roues, vous pourriez tourner l'obstacle. Mais cet homme lui répondit grossièrement qu'il eût à se mêler de ses affaires, et qu'il n'avait pas besoin de ses conseils. Alors il déchargea sa mauvaise humeur sur l'animal, en le frappant à la tête d'un gros bâton. Le cheval fit un dernier effort, entraîna sa charge, mais il tomba mort sur le chemin. J'avoue que je m'en consolai un peu, en pensant que le conducteur était puni de son entêtement et de sa dureté; mais M. Hoffman ne s'en montra que plus empressé à l'aider. Quand le mal est sans

remède, nous dit-il avec sa douceur ordinaire, les reproches aigrissent, et plus on est coupable, plus on est malheureux. Un roulier vint à passer, et, grâce à notre intervention, il consentit à laisser attacher derrière sa voiture la charrette du conducteur, et à la remorquer ainsi jusqu'à un village, où il serait possible de se procurer un autre cheval. Cet incident avait jeté de la tristesse dans notre troupe, auparavant si disposée à se divertir.

Enfin nous fîmes halte chez un fermier où nous déjeunâmes avec des œufs, du laitage et des fruits. Nous prîmes ce repas dans un jardin fruitier sous un grand châtaignier dont les branches formaient un couvert impénétrable à l'ardeur du soleil. Nous visitâmes ensuite la ferme dans tous ses détails. M. Hoffman nous expliqua pourquoi la prospérité de l'agriculture était dépendante des animaux domestiques, dont quelques-uns sont utiles même après leur mort. En pensant à tous les services qu'ils nous rendent, il faut reconnaître que ceux qui les maltraitent sont aussi méchants que stupides, puisqu'ils s'appauvrissent eux-mêmes en raison de leur inhumanité. Les chevaux et les bœufs de ce fermier paraissent parfaitement tenus, et M. Hoffman nous a fait remarquer que l'état

prospère du bétail suffisait presque toujours pour donner une idée exacte de l'intelligence et de l'aisance du cultivateur.

Quand l'heure de la grande chaleur fut passée, nous nous rapprochâmes du lac, et nous louâmes un bateau qui nous ramena à peu de distance de notre maison; enfin, pour finir cette journée aussi agréablement qu'elle avait commencé, j'ai trouvé en rentrant une lettre de vous.

Votre dévoué et reconnaissant,

BAPTISTE.

LETTRE XIV.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

Dans ta dernière lettre tu m'as parlé de l'effet qu'a produit sur toi la brutalité du charretier et des suites qu'elle a eues pour la victime de son entêtement. Cette persévérance dans le mal est le signe le moins équivoque de l'ignorance de l'esprit et de l'endurcissement du cœur. Elle se remarque en général parmi ceux qu'une mauvaise conscience met dans un état continuel d'irritation, et qui font tomber leur mauvaise humeur sur tout ce qui les entoure. Il se rencontre même des gens qui, dans les accès d'une folle colère, s'en prennent à des objets inanimés et ajoutent ainsi à un mécompte ou à une contrariété une perte matérielle plus ou moins sensible. Le dernier degré de cette manie qui cher-

che une vengeance à tout prix peut conduire à des suites plus funestes encore; combien d'hommes, pour n'avoir point su se réprimer, se sont jetés en aveugles dans le crime!

Je sais qu'il est des tempéramens vifs et bouillans qui sentent avec plus d'énergie que les autres; mais même pour ces derniers, il est possible de s'amender s'ils y apportent une volonté ferme et soutenue. Quand la colère suggère un moyen violent dont l'inconvenance ou l'injustice ne frappe pas immédiatement, il serait à souhaiter qu'on pût se faire ce raisonnement: si l'acte que je veux commettre n'a rien de préjudiciable ou de répréhensible, il me paraîtra tel encore dans une heure, demain, après-demain. Laissons donc s'écouler quelque temps, de peur que la colère ne m'entraîne à une faute et à un repentir. Bientôt les sens se calment, la réflexion succède à l'empportement; et l'homme, qui n'est plus influencé au même degré par la passion, comprend qu'il vaut mieux tirer le meilleur parti possible d'une position, quelque fâcheuse qu'elle soit, que de l'aggraver encore.

De tous les maux qui viennent nous affliger, les uns sont sans remède humain comme la perte de nos proches ou de nos amis; devant ces preuves solennelles de notre néant, il faut s'hu-

milier et puiser à la source des consolations religieuses. Dans les autres circonstances, comme les coups de la fortune et les blessures de l'amour-propre, il est peu digne d'un homme de s'en laisser abattre et même ébranler. Nous nous relevons de ces chutes et nous sortons de ces épreuves avec plus d'expérience et plus capables d'appliquer ou de modifier les règles de notre conduite future. En général, on peut dompter la colère et les autres mauvais penchans, comme il est possible de corriger quelques-unes des infirmités physiques. Démosthènes et Socrates en fournissent une double preuve : le premier parvint à force de patience et d'exercice à faire disparaître un vice d'organe qui nuisait à sa diction, et il se plaça au premier rang des orateurs grecs ; le second était né avec le germe des passions les plus immorales ; cependant il parvint à les réduire, et les soumit tellement à l'empire de la raison, que sa morale a été comparée à celle de l'Évangile : il couronna la carrière la plus utile et la plus vertueuse par une mort pleine d'enseignemens sublimes, et que ses ennemis eux-mêmes ne purent se défendre d'admirer.

Si je te cite ces exemples anciens, ce n'est point que l'histoire moderne n'en puisse fournir d'aussi illustres. Pierre-le-Grand avait une

crainte extraordinaire de l'eau; c'était au point qu'il ne pouvait passer dans un bac ou sur un pont de bateaux sans un sentiment indéfinissable d'effroi. L'homme qui devait civiliser un pays immense et régénérer tout un peuple eut honte de sa faiblesse, et il comprit qu'il lui fallait commencer par se réformer lui-même. Il s'habitua donc à la vue de l'eau; bientôt il acquit toutes les connaissances d'un ouvrier constructeur, puis celles d'un marin, et parvint enfin à doter la Russie d'une marine puissante.

Voilà des résolutions fortes qui ont influé sur le sort du monde, parce que les résultats qu'elles ont eus tenaient à une haute position sociale; mais dans une sphère moins élevée, les effets de ces victoires de la volonté sur la nature ont encore un mérite réel et une utilité incontestable. Si l'exemple du mal est contagieux, celui du bien n'est pas moins puissant. Tous les élémens de l'ordre moral s'enchaînent; on dirait que l'air qu'on respire autour de l'homme vertueux guérit les maladies de l'ame. Ainsi, de proche en proche, tous les gens de bien, comme autant de centres d'action, réagissent sur l'état des sociétés, d'abord dans les limites que leur position leur assigne, mais pour s'étendre ensuite à une portée incalculable. Regarde ce qu'a

fait Francklin dans l'Amérique; Francklin, simple compositeur en imprimerie, le premier peut-être des bienfaiteurs de l'humanité, parce qu'il réunissait deux conditions de succès dont une seule est rare, la vertu et le génie. Contentons-nous du premier de ces lots, et notre vie n'aura pas été perdue ni pour nous ni pour nos semblables.

Ton ami,

PERRIN.

LETTRE XV.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Je me suis surpris, il y a quelques jours, dans une disposition d'esprit si particulière que je me suis promis de vous écrire à ce sujet, car j'ai inutilement essayé de m'en rendre compte. En me levant, je sentais comme un nuage de tristesse peser sur moi; j'ai repris mes occupations avec moins de plaisir, et le bonjour de mes camarades a sonné à mon oreille comme le marteau d'une horloge. J'étais si distrait que M. André a été obligé de me répéter plusieurs fois de suite la même chose; c'est au point qu'il me demanda si j'avais mal dormi ou si j'avais eu quelque sujet de chagrin. J'attendis avec impatience l'heure de la promenade, et le grand air me calma un peu. Cependant je restai à dessein

en arrière, car je sentais le besoin d'être seul. Il me semblait que des sites déjà connus prenaient à mes yeux un nouvel aspect, et que toute la nature répondait au sentiment d'inquiétude vague qui agissait sur moi. Enfin, je m'assis pour écouter le bruit du vent qui gémissait dans les peupliers dont la réflexion brisait les têtes agitées dans les vagues du lac. Bientôt mes larmes coulèrent en abondance, et je me relevai pour aller rejoindre les autres apprentis. M. Hoffman m'adressa des questions pleines de bienveillance et auxquelles j'étais fort embarrassé de répondre. Enfin, il me pria de lui tourner deux boîtes en buis dont il avait besoin le jour même ; lorsque j'eus terminé mon travail je m'empressai de le lui porter, et toute ma tristesse avait disparu. Le lendemain j'étais léger et dispos comme à l'ordinaire, et je n'ai plus eu de ces mouvemens de mélancolie. Vous allez croire peut-être que ce n'était qu'un enfantillage ; cependant il n'en est rien. Je n'aurais pu dire d'où je souffrais, mais je n'en étais pas moins dans un état de malaise et de découragement sans motifs, ou du moins sans cause apparente.

J'ai remarqué aussi qu'après être sorti de cet état passager, mes sensations étaient plus vives, il me semblait que j'aimais mieux M. et Mme Hoff-

man , que M. André mettait encore plus de patience dans ses conseils , et que les apprentis me témoignaient plus d'affection ; en un mot je me sentais plus satisfait des autres et de moi-même.

J'oubliais de vous dire que j'ai assemblé toutes les pièces d'une sonnerie, et que M. André n'a eu que peu de chose à y retoucher. Vous ne sauriez vous faire une idée du plaisir que j'ai eu à voir marcher une montre à laquelle j'avais travaillé.

Votre dévoué et reconnaissant,

BAPTISTE.

LETTRE XVI.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

J'ai reçu de mon ami Hoffman une lettre qui m'est parvenue en même temps que la tienne. Il est fort content de toi, et il m'a répété que tu deviendras un horloger distingué. Continue de t'occuper de dessin et de géométrie, car ces connaissances t'apprendront à raisonner ton art, et t'élèveront au-dessus du simple manœuvre.

Maintenant je reviens au commencement de ta lettre et je vais essayer de te donner les explications que tu me demandes sur l'état d'indisposition où tu t'es trouvé : à ton âge où le corps se développe, l'exercice est nécessaire; une attention trop long-temps soutenue fatigue même les organes faits, et la contention des nerfs du cerveau y fait affluer le sang avec trop d'abondance,

de sorte que l'équilibre de la machine s'en altère d'une manière plus ou moins sensible.

Les hommes de cabinet et ceux qui exercent une industrie sédentaire sont surtout sujets à ces sortes de malaise; leurs digestions sont laborieuses, et en général leurs membres manquent de souplesse et de vigueur. Ceux qui mènent une vie retirée, et auxquels la nature de leurs occupations ne permet guère un exercice réglé, sont obligés de se créer des distractions solitaires qui deviennent bientôt des besoins impérieux. C'est ainsi que la plupart prennent du tabac. Ces priseurs s'imaginent qu'une poudre sternutatoire leur donne des idées en communiquant un certain ébranlement au cerveau : c'est une erreur, car ce qu'on attribue à l'effet du tabac résulte seulement du repos donné à l'organe de la pensée. Une distraction de toute autre espèce serait également efficace, mais si elle consistait dans un exercice gymnastique, il n'est point douteux qu'elle ne fût plus salulaire. Mon ami Hoffman a deviné la nature de ton malaise, et a mis à ta disposition le meilleur remède en t'envoyant tourner deux boîtes. Peut-être la veille avais-tu travaillé avec trop d'application, ou prolongé ta lecture au-delà de l'heure ordinaire de ton repos. Je sais que lorsqu'on se livre à une lecture intéressante,

ou qu'on poursuit la solution d'un problème, il est difficile de s'arrêter à point nommé; cependant il est rare que les avantages d'un travail forcé compensent la perte de temps qu'entraîne un excès de fatigue. Celui qui travaille quand il devrait se reposer est obligé de se reposer lorsqu'il devrait travailler; mais la nature demande plus de temps pour se réparer qu'il n'en a fallu pour la réduire à un état de souffrance. Ainsi, lorsque tu te sentiras fatigué, change d'occupation; c'est ainsi que le nageur se repose en prenant une position différente. Si c'est le corps qui est épuisé, occupe-toi d'une lecture récréative; si c'est l'esprit, fais un tour de promenade, ou mets-toi à ton établi pendant une demi-heure.

Ton ami,

PERRIN.

LETTRE XVII.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Alphonse dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois a été interrogé il y a quelques jours par un des amis de son père, qui a voulu voir ses dessins et ses cahiers de mathématiques. Il a même résolu d'une manière satisfaisante un problème de surface qui lui a été proposé. Ce qui faisait l'éloge de l'élève a valu des remarques obligeantes à M. le professeur, c'est-à-dire à Baptiste en personne. Il a donc été décidé que le père d'Alphonse et son ami assisteraient à une de nos leçons, avec la permission de M. Hoffman. C'est hier que cet examen solennel a eu lieu, et dans ma chambre même. Vous ne sauriez croire combien j'étais intimidé d'avoir à jouer le rôle d'un homme qui sait, moi qui suis encore si ignorant. J'ai passé une partie de la nuit à approprier mon

réduit, à noircir ma planche, et à mettre dans mon modeste ameublement un ordre qui était bien loin de ma pauvre tête; j'ai nettoyé au blanc les vitres de ma fenêtre; j'ai ciré mes chaises et mes deux tables, et j'ai passé au moins deux heures à arranger symétriquement les gravures et les dessins qui décorent les murailles. Ces préparatifs achevés, je me suis habillé comme pour un jour de fête, et j'ai repassé à la hâte le quatrième livre de la géométrie de Legendre, qui devait faire l'objet de la leçon. Enfin l'heure fatale arriva, et je vis entrer Alphonse, son père, et l'étranger dont l'air sérieux déconcerta en un moment toute ma résolution. Je tremblais comme un coupable. Enfin ces messieurs prirent place, et Alphonse s'approcha du tableau, attentif à ce que j'allais lui demander. D'abord mes questions se ressentirent du trouble où je me trouvais, mais bientôt mes idées se rassirent; j'oubliai peu à peu que j'étais devant des juges, et même je trouvai une facilité dont je m'étonne encore quand j'y songe. La leçon dura environ trois quarts-d'heure. L'excellent Alphonse qui, pour me faire honneur, avait passé une partie de la nuit à étudier, répondit avec une précision à laquelle j'eus l'air d'être habitué. C'est un petit charlatanisme dont je veux me punir en vous l'a-

vouant. L'étranger avait paru satisfait, et il était aisé de voir aux remarques qu'il faisait de temps en temps qu'il était bien aise de nous faire briller. Enfin il se leva et nous dit : Messieurs, permettez-moi de vous faire compliment de l'un à l'autre, et Alphonse se précipita dans mes bras. Le père d'Alphonse exagéra avec bonté le service que je rendais à son fils. Pour rétablir les choses selon la justice, je lui fis voir différens ouvrages que j'avais tournés sous la direction d'Alphonse. Avant de descendre au salon, M. Hoffman me prit à part dans l'embrasure de la fenêtre, et en souriant de cet air de bonté que vous lui connaissez : Baptiste, me dit-il, je suis content de vous ; mais dites-moi un peu, combien de temps avez-vous passé à arranger votre chambre ? Je sentis qu'il y avait un reproche dans cette question, et je ne trouvai point de paroles pour y répondre. Il eut pitié de mon embarras et changea de conversation. Mais cet incident avait obscurci mon triomphe ; je le suivis, et en jetant les yeux sur le salon de M. Hoffman où régnaient l'ordre et la propreté, mais sans affectation ni recherche, je me promis d'employer mon temps à l'avenir d'une manière plus profitable.

Votre reconnaissant et dévoué,

BAPTISTE.

LETTRE XVIII.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

Je te félicite de tout mon cœur du succès de tes leçons; mais, tout en encourageant tes études en mathématiques, je t'engage à ne point perdre de vue que c'est surtout de l'application de cette science, à la mécanique en général, et à l'horlogerie en particulier, que tu devras t'occuper quand tu auras franchi les connaissances élémentaires. En effet, le défaut des écoles universitaires, où l'on remarque néanmoins des améliorations sensibles, c'est de se renfermer dans un cercle de connaissances théoriques dont l'utilité n'est point sentie immédiatement.

Après le chapitre des complimens vient celui des représentations. Je vais donc te faire un peu la guerre sur le cérémonial dont tu avais cru devoir entourer ton fauteuil professoral, et qui n'a point échappé à mon ami Hoffman.

La propreté est une chose louable en soi; elle

entretient la santé, et l'on a dit qu'elle est le miroir de la netteté de l'ame. C'est un des attributs de l'ordre qui consiste à placer les choses de manière à ce qu'elles répondent le mieux possible à l'objet que nous attendons de leur usage. Ainsi, dans une bibliothèque bien tenue, les livres sont classés par ordre de volumes pour le même ouvrage et par matières, pour les ouvrages différens, à peu près comme une table placée à la fin d'un livre résume toutes les matières qui y sont traitées. De cette manière les recherches sont faciles. Mais l'excès de l'ordre entraîne à des soins puérils et minutieux qui absorbent stérilement un temps précieux. J'ai vu des hommes tellement esclaves de cette manie, qu'ils souffraient à la vue d'un meuble momentanément dérangé, ou à celle d'une tache qu'imprimait sur leur parquet le pied d'un visiteur. Cette recherche dans les menus détails est indigne d'un homme grave, que des choses d'une utilité réelle ont seules le droit de captiver. L'affectation dans la toilette, que l'on qualifie dans le monde de fatuité, est une des minuties les plus ridicules. En faisant la somme de tous les momens que certains jeunes gens ont perdus devant le miroir pour arranger leur chevelure ou donner un pli gracieux à une cravate, on trouverait que ce temps leur aurait snffi pour

apprendre un art d'agrément ou une langue étrangère. Mais, sans pousser aussi loin cette affectation méticuleuse, on voit des artistes ou des ouvriers assez esclaves des détails pour que leur travail en souffre à un degré remarquable. Tâche donc, mon cher Baptiste, de garder en toutes choses une juste mesure ; et crains de ressembler à ce lapidaire qui, voulant donner un poli parfait à une pierre précieuse, la réduisit tellement qu'elle finit par perdre toute sa valeur. En général rappelle-toi que là où cesse l'utilité, l'ordre fait place à l'esprit de minutie, dont les résultats coûtent toujours plus qu'ils ne valent.

Il est des choses cependant où la plus grande exactitude est désirable ; ainsi, dans les rouages d'une montre, il ne faudra point que tu te contentes de l'à-peu-près ; mais si, à l'aide d'un microscope, tu voulais parvenir à un poli parfait dans l'acception rigoureuse et mathématique de ce mot, tu te fatiguerais inutilement, puisque la porosité du métal et l'imperfection des instrumens s'y opposeraient. Rien de trop, a dit un ancien ; et j'ajouterai : Appliquons-nous à distinguer les limites où il convient de nous arrêter. Mais c'est une chose plus difficile que de sentir la convenance et la vérité d'un précepte.

Ton ami,

PERRIN.

LETTRE XIX.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Le temps a été si pluvieux, depuis une quinzaine de jours, que nous avons été forcés d'interrompre nos promenades. Comme je ne savais trop que faire de mon loisir, Charles m'a proposé de m'apprendre la marche du jeu d'échecs où il est assez habile. Les combinaisons en sont si variées et les fautes y piquent tellement l'amour-propre, que je ne crois pas qu'il y ait un passe-temps plus attachant. Adolphe me rend une tour pour égaliser les forces, et avec cet avantage je suis en état de lutter contre lui. Nous faisons déjà comme les grands joueurs : quand l'heure du travail nous force d'interrompre une partie, nous la remettons pour la continuer à la première occasion. Pour nous obliger à donner

une attention soutenue, nous avons intéressé le jeu et fixé la partie à dix centimes, ce qui ne nous ruinera ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais eu de goût pour les cartes ni pour les jeux de hasard où le plus habile peut être battu par le plus heureux ; mais j'ai une véritable passion pour les échecs, et j'espère y faire des progrès. Adolphe prétend qu'une partie bien jouée vaut une leçon de mathématiques ; c'est une véritable petite guerre où tous les mouvemens doivent être calculés, et où souvent, avec des forces inférieures, on utilise tellement ses ressources que l'on obtient tout à coup la victoire. Hier je me suis trouvé dans une position semblable ; j'avais perdu presque toutes mes pièces, tandis que le jeu d'Adolphe était à peine entamé. Déjà mon adversaire se croyait sûr du succès, et il m'adressait quelques plaisanteries que je feignais de ne pas entendre, lorsque je découvris une pièce masquée, et je le fis *mat* au milieu de tout son état-major. Il considéra long-temps le coup ; enfin sa physionomie se rembrunit, et ce fut à mon tour de le railler un peu sur son inadvertance. Le pauvre Adolphe m'a boudé toute la soirée, et j'avoue que j'ai été assez heureux de ce petit triomphe.

Maintenant j'ai un conseil à vous demander.

J'ai vu chez un tabletier un magnifique échiquier d'occasion, qui a appartenu à un Anglais mort dernièrement à Genève. Les pièces sont en corne de rhinocéros et en ivoire de choix ; le parquet de l'échiquier est en ébène et en nacre ; le cadre est en bois de citronnier ; et ce joli meuble, qui a dû coûter fort cher à établir, ne se vend que 36 francs. J'ai demandé à M. Hoffman la permission d'en faire l'acquisition ; mais il m'a répondu que je devais préalablement demander votre autorisation, d'autant plus, a-t-il ajouté, que les choses inutiles ne sont jamais achetées à bon marché. Je n'aurais pas manqué de demander votre autorisation, sans la crainte que j'avais que ce meuble ne fût vendu avant que votre réponse ne pût me parvenir. Nous nous faisons une véritable fête de nous mesurer sur un si beau champ de bataille. Vous êtes si bon pour moi que j'espère une prompte et favorable réponse ; car je rêve continuellement à ce jeu d'échecs.

Votre reconnaissant et dévoué,

BAPTISTE.

LETTRE XX.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher Baptiste,

J'ai reçu ta lettre ce matin, et pour ne point te laisser plus long-temps dans une espérance illusoire, je te dirai tout d'abord que je désapprouve formellement l'achat de l'échiquier en question. Certes tu es maître d'employer selon ton désir tes petites économies; mais puisque tu me demandes un conseil, c'est sans doute avec l'intention de me sacrifier une fantaisie, si je la juge préjudiciable. Maintenant, comme je te crois assez raisonnable pour reconnaître une erreur de jugement ou de conduite, je vais t'exposer mon opinion ainsi que les motifs qui la déterminent. Si ces motifs ne te paraissent pas concluans, libre à toi d'en agir à ta guise. D'abord, dans ta position, 36 francs sont une somme

considérable qui représente les intérêts annuels d'un capital de 720 francs, à 5 pour cent. Sur dix personnes, il y en a une à peine qui puisse disposer de 36 francs qui ne doivent rien à qui que ce soit. Une foule d'industries n'exigent pas une somme plus forte pour les frais de premier établissement; et un grand nombre de négocians, aujourd'hui dans l'aisance, ont commencé avec un capital moindre.

As-tu bien réfléchi, mon cher Baptiste, qu'un homme peut vivre un jour avec 50 centimes! Voilà donc 72 journées que tu sacrifierais à un meuble de luxe, tandis que tant d'indigens se trouveraient heureux de posséder une partie de ton superflu. Mais sans parler de cette perte matérielle, ne crains-tu pas de prendre, à ton insu, des habitudes ruineuses qui te feront sans cesse rougir de ton état, en t'inspirant des désirs au-dessus de tes ressources? Dans la chambre modeste d'un apprenti horloger, quelle figure fera l'échiquier précieux? Une table en noyer ne te paraîtra point digne de le supporter; il t'en faudra bientôt une plus élégante, et toutes les pièces de ton ameublement appelleront tour à tour des réformes plus ou moins coûteuses. Or, comme tout s'enchaîne dans le bien comme dans le mal, ta chambre, la maison de M. Hoffman, et ta pro-

fession laborieuse finiront peut-être par ne plus te suffire. Ne crois pas que ces conséquences soient forcées ; rien n'est exigeant comme le luxe, et rien n'est plus voisin de la ruine et de la misère. Mais il est nécessaire, pour que tu me comprennes bien, de te donner quelques explications sur le luxe.

Le luxe est une chose relative : tel meuble, tel vêtement est convenable dans une position de fortune, qui cessera de l'être dans une autre. Ainsi, l'échiquier que tu désires posséder n'avait peut-être rien de trop riche dans le salon d'un Anglais opulent, tandis que dans ta chambre, il appellerait sur le reste de ton mobilier une comparaison fâcheuse. Dans le garde-meuble de la couronne, il paraîtrait, au contraire, mesquin et déplacé. En raison de l'organisation actuelle de nos sociétés, le luxe est un mal nécessaire ; c'est lui qui saigne les fortunes trop considérables et qui les force à s'épancher au sein des classes laborieuses ; cependant il est juste de convenir que si les fortunes étaient plus également réparties, il y aurait, avec moins de luxe, une plus grande somme de bien-être parmi les hommes ; et à la suite des bouleversemens politiques, on ne verrait pas l'existence des classes nombreuses qui confectionnent les objets de luxe menacée et

compromise jusqu'à ce que de nouvelles fortunes puissent les alimenter. Il y a d'ailleurs une espèce de luxe qui féconde les beaux-arts ; c'est le luxe qui se propose l'élégance dans l'utile. Le goût et la beauté des formes lui suffisent, lorsque ces avantages sont joints aux qualités essentielles des objets. Ainsi, celui qui fait travailler les bijoutiers et les lapidaires rend plus de services que s'il accumulait son or ; celui qui défriche un terrain ou qui sème des moissons, là où crouissaient des eaux dormantes, fait mieux encore ; mais l'homme qui, n'étant pas même sûr du nécessaire, se laisse entraîner à des dépenses ruineuses, n'est qu'un insensé qui jette, autant qu'il est en lui, la perturbation dans la fortune sociale.

Tu comprends maintenant qu'un luxe disproportionné engendre le désordre et bientôt l'immoralité. En effet, lorsqu'il a absorbé les ressources ordinaires, il faut bien, pour le satisfaire, tenter des entreprises hasardeuses, et plus on avance dans cette voie, moins on devient délicat sur les moyens. Si l'on réussit, on a perdu l'estime de soi-même, avantage qui vaut mieux que toutes les richesses ; si l'on échoue, ce qui est beaucoup plus probable, on n'a plus en perspective que le désespoir ou le crime.

Je viens de t'exposer les dangers du luxe ; mais une parcimonie excessive aurait aussi de graves inconvénients. L'avarice dessèche le cœur ; elle dénature les ressources en changeant leur destination. Les biens de la terre , ceux de l'industrie , et le numéraire qui les représente , doivent circuler sans cesse dans tous les canaux de la consommation. Ce flux et reflux continuels alimentent la fortune publique ; semblables aux grands amas d'eau , ils ravagent s'ils se débordent , fertilisent lorsqu'ils sont heureusement distribués , ou se corrompent faute d'écoulement. Une économie judicieuse , également éloignée de ces deux extrêmes , doit être la règle de tout homme sensé , dans son intérêt autant que dans celui de ses semblables.

Il me reste , mon cher Baptiste , à envisager la question sous un autre point de vue , c'est-à-dire à te faire part de mes idées sur le jeu.

Le jeu , considéré comme récréation et comme délassement , n'a rien de répréhensible. La faiblesse de nos organes le rend même nécessaire , surtout à l'enfance et à la jeunesse. Mais le jeu réduit en système et assujéti à des chances et à des combinaisons , n'est plus une récréation , mais une occupation dangereuse ou stérile. Les jeux gymnastiques , au contraire , ont l'avantage de forti-

fier le corps, et de contribuer à la santé physique sans laquelle l'intelligence languit et s'émousse. Quant aux jeux de cartes, de dés, etc., où le hasard seul domine, tu les condamnes toi-même; aussi, je crois inutile de te faire remarquer que le désir du gain peut seul les rendre intéressans, et que par conséquent ils sont essentiellement immoraux. En effet, ils déplacent la fortune sans rien produire, enrichissent l'un par la ruine de l'autre, ou entraînent une perte de temps plus ou moins considérable si les chances restent égales. Il est des jeux comme le trictrac, par exemple, où l'habileté peut corriger sa fortune; je n'hésite point à les condamner, car il est indigne d'un esprit éclairé de lutter contre une chance aveugle. Il en est d'autres, comme le billard, qui exigent de la combinaison, de l'adresse et du coup-d'œil; on peut leur donner quelques instans, mais il est à craindre que l'amour-propre et l'habileté même qu'on y acquiert ne les rendent assez attrayans pour qu'on y consacre un temps qui serait mieux employé. Quant aux jeux de calcul, comme les dames et les échecs, le danger qu'ils offrent résulte de leur difficulté; car pour y devenir habile, combien n'a-t-il pas fallu y consacrer de ces heures qui ne reviennent plus? Un grand philosophe, le bon Franklin, a dit :

Puisque le temps est l'étoffe dont la vie est faite, il faut en être économe plus que de toute autre chose. Tu es trop heureusement né pour qu'il soit nécessaire de dérouler à tes yeux le tableau hideux de ces maisons de prostitution morale, où des hommes risquent sur un numéro ou sur une carte leur honneur et l'avenir de leur famille. Le vol, le parjure, le faux et le suicide sont les hôtes ordinaires de ces lieux infâmes. Je vais donc résumer en peu de mots cette longue lettre.

Toute dépense inutile est un pas vers la ruine.

Les jeux où le corps s'exerce sont salutaires, lorsqu'on s'y livre modérément.

Les jeux de calcul sont préjudiciables par la perte de temps qu'ils entraînent.

Les jeux de hasard sont indignes d'un esprit éclairé et d'un honnête homme.

Ton ami, PERRIN.

LETTRE XXI.

Baptiste à M. Perrin.

Mon bienfaiteur,

Hier soir, Alphonse était monté dans ma chambre pour faire une partie d'échecs; je venais de recevoir votre lettre, et je la lui communiquai. Il parut si frappé des vérités qu'elle contient qu'il me demanda la permission de la transcrire. Nous nous sommes promis solennellement de ne plus jouer qu'une fois la semaine, et cela pendant une ou deux heures au plus. En revanche, nous nous sommes arrangés avec un menuisier du voisinage auquel nous consacrerons gratuitement quelques heures de travail, à la condition toutefois qu'il nous donnera des conseils et nous aidera de son expérience. De cette manière, nos loisirs seront désormais employés, et nous n'avons plus rien à craindre de

l'oisiveté. Horlogers, tourneurs et menuisiers, nous voilà désormais munis contre tous les jeux du monde. M. Hoffman nous a proposé plusieurs problèmes de mécanique dont nous avons été assez heureux pour trouver la solution. Maintenant il ne s'agit plus que d'en faire l'application à un mécanisme d'horloge, ce qui nous intéresse au dernier point. Nos efforts réunis s'entre-aident mutuellement ; je découvre plus facilement qu'Alphonse les rapports et leurs conséquences, de son côté il a plus d'aptitude que moi à en utiliser les résultats.

C'est une chose assez singulière que la marche de l'intelligence dans les recherches qu'elle poursuit. D'abord, lorsqu'elle considère la question dans son ensemble, elle est comme découragée par les difficultés qui se présentent à la fois ; bientôt, à force de patience, elle entrevoit la vérité d'un principe, elle l'envisage, s'y replie et finit par le démontrer d'une manière précise en y rattachant une foule de conséquences qui en découlent, et qui toutes viennent à l'appui de la vérité principale ; alors c'est une véritable jouissance. Quelquefois on suppose la vérité démontrée, et tous les corollaires qui s'en déduisent, concourent à en établir la preuve ; tandis que si l'on suppose que la chose n'est pas, les consé-

quences de cette hypothèse conduisent à l'absurde. J'avoue cependant que ce dernier genre de démonstration me satisfait moins, et que je préfère parvenir au résultat en avançant de vérité en vérité. Il me semble qu'il est plus digne de la raison humaine de ne pas même supposer l'erreur. Combien les hommes qui ont fait de grandes découvertes ont dû se trouver heureux, et qu'ils sont aveugles ceux qui dépensent en futilités une existence qui peut être si remplie et si féconde!

Votre dévoué et reconnaissant,

BAPTISTE.

LETTRE XXII ET DERNIÈRE.

M. Perrin à Baptiste.

Mon cher enfant,

Tu es maintenant dans la bonne route ; il ne te reste plus qu'à ne jamais t'en écarter. L'exemple de ton digne père a de bonne heure tourné ton cœur vers le bien ; le ciel qui te l'a retiré t'a donné mon amitié et les conseils de M. Hoffman. Après de bons parens, les vrais amis sont ce qu'il y a de plus précieux au monde. Persévère dans une religion bien entendue, qui est à la fois un guide sûr et une consolation. Pour celui qui ne voit rien au-delà d'une tombe, le travail et la vertu elle-même sont stériles. Sois laborieux pour échapper au vice et pour te mettre en état d'aider tes semblables ; n'oublie jamais que tu dois aux autres ce que d'autres ont fait pour toi. Sois indulgent, mais jamais jusqu'à fléchir dans tes principes. Rappelle-toi que dans le monde tu trouveras mille occasions de faillir, et tu tom-

beras plus d'une fois, mon cher enfant, car les plus sages ne sont point irréprochables; mais ne te laisse pas aller au découragement, et tire de tes fautes mêmes un enseignement salutaire. Applique-toi à te bien connaître, et suis jour par jour les progrès que tu feras, soit en corrigeant tes défauts, soit en te fortifiant dans le bien. Souviens-toi qu'on ne parvient à rien sans patience, et qu'à l'aide d'un travail persévérant, l'homme finit par exécuter tout ce qui est humainement possible. Quand tu seras tenté de tirer vanité de ce que tu as ou de ce que tu sais, pense à ce qui te manque et à ce que tu ignores. Avec cette manière de penser et d'agir, tu seras résigné dans toutes les infortunes, en paix avec toi-même, bienveillant et secourable envers tout le monde, et tu auras dignement rempli les devoirs que t'a imposés la Providence, ceux de l'homme et du citoyen.

Ton ami,

PERRIN.

FIN.

N. B. Aujourd'hui Baptiste est établi à Genève; il a épousé la fille de son patron, et il jouit de la satisfaction de devoir à son travail et à sa bonne conduite l'estime de tous ceux qui le connaissent, l'aisance et le bonheur domestique.



110208

ON TROUVE CHEZ LE MEME LIBRAIRE :

COLLECTION DE PETITS VOLUMES SUR L'HISTOIRE NATURELLE ET ÉCONOMIQUE DES ANIMAUX DOMESTIQUES, par M. Delasteyrie :

- *Histoire du Bœuf, de la Vache et du Buffle.* 4 vol. grand in-18, orné de 3 fig. Prix, br. 25 c.
- *Histoire du Cheval, du Mulet et de l'Âne.* 4 vol. grand in-18, orné de 4 fig. Prix, br. 25 c.
- *Histoire du Mouton et de la Chèvre.* 1 vol. grand in-18, orné de 3 fig. Prix, br. 25 c.
- *Histoire du Chameau, de la Vigogne et du Lama.* 4 vol. grand in-18, orné de 4 fig. Prix, br. 25 c.
- *Histoire du Cochon, du Chat, du Lapin et du Furet.* 1 vol. grand in-18, orné de 5 fig. Prix, br. 25 c.
- *Histoire du Chien.* 4 vol. grand in-18, orné de 6 fig. Prix, br. 25 c.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'AGRICULTURE ET D'ÉCONOMIE RURALE, par M. Raspail. 4 fort vol. in-18. Prix, br. 3 fr. 75 c.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE HUMAINES, par C. Jubé de la Perrelle. 4 vol. grand in-18, orné de 45 fig. Prix, br. 50 c.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES D'HISTOIRE NATURELLE, par M. Delafosse, aide naturaliste au Jardin du Roi. 3 vol. in-18, avec planches (*Minéralogie, Botanique, Zoologie*). Chaque volume, 1 fr. 25 c.

